

REVUE DE PRESSE

LES ESSENTIELLES
texte et mise en scène Faustine Noguès

création le 7 novembre 2024, à L'Archipel, Fouesnant (Finistère)
du 5 au 16 décembre 2024 au Théâtre de la Cité Internationale, Paris



SOMMAIRE

Presse écrite nationale

THÉÂTRES, Marie Plantin, hiver 2023.....	p.04
THÉÂTRAL MAGAZINE, François Varlin, novembre-décembre 2024.....	p.05

Presse écrite régionale

TÉLÉGRAMME, 30/10/2024.....	p.07
OUEST FRANCE, 01/11/2024.....	p.08

Web

SCENEWEB, Marie Plantin, 07/12/2024.....	p.10
L'ŒIL D'OLIVIER, Marie-Céline Nivière, 09/12/2024.....	p.12
NAJA21, Véronique Giraud, 10/12/2024.....	p.14
FRICTIONS, Jean-Pierre Han, 12/12/2024.....	p.16
HOTTELLO, Véronique Hotte, 13/12/2024.....	p.17
SNES, Micheline Rousselet, 15/12/2024.....	p.20
JE N'AI QU'UNE VIE, Guillaume d'Azemar de Fabregues, 17/12/2024.....	p.21
DE LA COURAU JARDIN, Yves Poey, 17/12/2024.....	p.22
MÉDIAPART, Braises du Chaos, 20/12/2024.....	p.25
REVUE PLEINS FEUX, Lucie Ouchet, 22/12/2024.....	p.26

PRESSE ÉCRITE NATIONALE



ARTISTES / À SUIVRE

FAUSTINE NOGUÈS, L'ÉCRITURE EN PRISE AVEC LE MONDE

De son parcours littéraire, elle a gardé la rigueur de la recherche, la précision dans le détail, le goût de la fiction et l'imaginaire qui turbine.

De ses débuts dans la production, elle a gardé le sens du concret, la patience, et l'ancrage dans le réel. De son enfance, elle a gardé les rêves et cette appétence spontanée pour cet art vivant qui rassemble et évolue au rythme des générations et de la société. Désormais, Faustine Noguès, 30 ans, écrit et met en scène en se fiant à ses intuitions. Familière des commandes d'écriture qui lui ont permis d'asseoir une légitimité indéniable, elle s'empare de sujets forts, en résonance avec l'actualité ou avec l'Histoire, que ce soient les procès de Cédric Herrou (*Grand Pays*) ou le parcours militant d'Angela Davis. Chaque fois, elle part d'un point précis, reflet de « symptômes » plus généraux. Et dézoome pour embrasser ses thématiques dans l'étendue de leur complexité. On lui doit également des spectacles pétillants d'intelligence comme *Surprise parti* ou *Moi c'est Talia*, dans lesquels son geste de mise en scène rejoint l'élan de ses textes. Avec *Les Essentielles*, sa prochaine création, elle passe un cap ambitieux et ouvre de nouveaux champs d'exploration, en matière de pluridisciplinarité, de dimension plastique, d'ampleur d'équipe. Avant un nouveau projet en deux volets, l'un documentaire, l'autre fictionnel, sur la guerre d'Espagne et ses origines familiales. Faustine Noguès n'a pas fini d'inventer de nouveaux récits en prise directe avec le monde.



LES ESSENTIELLES

En tournée

à partir du

7

Nov.

Faustine Noguès

Battage aux abattoirs

Avec *Les Essentielles*, la dramaturge et metteuse en scène Faustine Noguès pénètre le très retiré et caché univers des abattoirs. Dans cette fiction, elle explore un système de prédation où humains et animaux sont mis au même rang de chair exploitée pour le profit. Un spectacle esthétiquement marquant à nul autre pareil, qui dès le 7 novembre commence une tournée dans toute la France

Théâtral magazine : Pourquoi dans ce spectacle braquer votre regard d'artiste sur un abattoir ?

Faustine Noguès : Les abattoirs sont des lieux cachés depuis la fin de la Révolution. Un décret de 1810 interdit l'abattage des animaux dans la ville par les bouchers pour des raisons hygiénistes, mais surtout des raisons politiques. On pense que le spectacle du sang excite les élans révolutionnaires du peuple que l'on veut calmer. C'est pour moi très signifiant de la manière dont on veut nous rendre dociles. Les abattoirs ont été créés pour soustraire cette vision de notre quotidien. **Je voulais partir des conditions de travail dans ces usines industrielles et y mener une grève. Ça me titille d'aller regarder dans les angles morts et de montrer cela au théâtre puisque c'est caché.** Ceux qui travaillent dans les abattoirs, puisqu'ils assistent à ce spectacle sanglant et le fabriquent, ont-ils le pou-

voir de renverser l'ordre établi ?

Quelle histoire contez-vous ?

Tout commence par un accident du travail. Une employée de l'abattoir est retrouvée morte suspendue sur la chaîne de découpe au milieu des vaches. Cela crée un électrochoc chez ses collègues qui incriminent leurs conditions de travail et décident de faire une grève. Pour porter leurs revendications, ils font appel à un ventriloque afin qu'un leader ne puisse être identifié ; seule voix collective émergeant de ce groupe face à la direction de l'abattoir.

En quoi le théâtre est-il légitime pour révéler ce problème ?

Je pars de cette réalité, et je vais dans une fiction pure avec beaucoup de fantaisie. Ces gros abattoirs sont déconnectés des gestes rituels et sacrés de la mort ; le théâtre est l'endroit où, tous ensemble, nous revenons à quelque chose de ritualisé. Ça fait sens de penser un spectacle comme un rituel de réparation qui va nous rassembler.

Quelle esthétique de mise en scène adoptez-vous ?

Nous avons conçu un espace inspiré des abattoirs industriels, avec son architecture labyrinthique. Nous voulons faire évoluer une circassienne sur les hauteurs de cette structure. La scénographie est donc un agrès de cirque qui conduit à un effet onirique. J'ai fait appel à un plasticien, Sylvain Wavrant, pour qu'il y ait une présence de la chair animale et humaine. Travaillant entre fascination et répulsion, il fait des structures très belles qui représentent ce que l'on ne veut pas voir. Un spectacle qui mêle les disciplines, pour que tout soit au service de l'intrigue et permette d'appréhender cette fiction avec profondeur.

*Propos recueillis par
François Varlin*



■ *Les Essentielles*, texte et mise en scène Faustine Noguès. L'Archipel à Fouesnant le 7/11, Théâtre de Corbeil-Essonnes le 12/11, La Cité Internationale à Paris du 5 au 16/12, Théâtre Dijon-Bourgogne les 19 et 20/12

PRESSE ÉCRITE RÉGIONALE



Théâtre à l'Archipel : « Les Essentielles », de Faustine Noguès, le 7 novembre

● L'Archipel poursuit son accompagnement de projets artistiques et propose, cette saison, une dizaine de spectacles aux esthétiques et univers pluriels. Le jeudi 7 novembre, à 20 h 30, le public fousnantais découvrira « Les Essentielles », la création théâtrale de Faustine Noguès.

Faustine Noguès est une autrice et metteuse en scène dont le travail traite de sujets sociaux et contemporains, tels l'accession au pouvoir d'un humoriste, un mouvement de grève, le mouvement de libération d'Angela Davis ou encore le délit de solidarité. Avec « Les Essentielles », elle aborde la thématique du travail à la chaîne en ouvrant les portes d'un abattoir

fantasmagorique. Cette fiction teintée de réalisme magique dépeint une réalité sociale tout en plongeant les spectateurs dans un univers onirique.

Lutte des classes et ventriloquie

« Sur la chaîne d'une usine où se côtoient des vaches et des humains, une femme est retrouvée morte suspendue la tête en bas. Ses collègues décident d'entreprendre une grève aux méthodes inédites pour protester contre leurs conditions de travail, responsables selon eux de cet accident. Face aux méthodes extravagantes employées par les grévistes, leur responsable se trouve désém-

parée. » La question politique y est teintée d'humour, la lutte des classes y côtoie la ventriloquie, les élans révolutionnaires se mêlent à des danses fantomatiques, les niveaux de langage s'entrechoquent.

En marge, l'Archipel propose un petit-déjeuner avec Faustine Noguès, une rencontre et un échange vendredi 8 novembre, à 10 h. Public adulte. Gratuit, sur inscription.

Pratique

Dès 14 ans. Tarifs : plein, 19€ ; réduit, 17€ ; abonné, 15€ ; 12-25 ans, 13€ ; - de 12 ans, 8€. Tél. 02 98 51 20 24. Mél. contact.archipel@ville-fouesnant.fr. Site Internet : archipel-fouesnant.fr

Au théâtre, elle dénonce les pratiques des abattoirs

Fouesnant — Dans la pièce *Les Essentielles*, Faustine Noguès questionne la production à la chaîne dans les abattoirs et les souffrances subies par les animaux. La première sera jouée à l'Archipel, jeudi.

Entretien

Faustine Noguès,
autrice et metteuse en scène
de la pièce *Les Essentielles*.

Comment est née votre pièce de théâtre *Les Essentielles* ?

C'est un texte de 2018 sur lequel je n'ai pas cessé de travailler. Il s'agit de ma 2^e pièce. Dans un premier temps, je souhaitais m'intéresser aux conditions de travail à la chaîne. Dans un second temps, je me suis penchée sur les abattoirs. Ce sont des espaces volontairement cachés. Dès qu'il y a des non-dits, cela m'intéresse. L'abattoir est un lieu qui permet d'aborder différentes questions, notamment sur le fonctionnement du système de production capitaliste et notre rapport à la mort et à la nourriture.

Vous laissez néanmoins beaucoup de place à l'humour...

Je ne voulais pas avoir un discours trop frontal. J'aimerais que les gens passent un moment agréable, tout en interrogeant une réalité difficile. Cette pièce de théâtre évoque le système de prédation qui utilise la chair des animaux et le corps des ouvriers pour faire du profit.

Comment mettre en scène une thématique si complexe ?

J'ai cherché à utiliser le corps des interprètes pour dire des choses qui ne sont pas dans le texte. La distribution inclut une comédienne danseuse, ainsi qu'une comédienne artiste de cirque. Pour la mise en scène, j'ai



L'autrice et metteuse en scène Faustine Noguès lors des répétitions de sa pièce « *Les Essentielles* » dans la salle de l'Archipel.

| PHOTO : OUEST-FRANCE

collaboré avec Rafael de Paula, circassien et chorégraphe. J'utilise aussi la ventriloquie et d'autres surprises.

Comment avez-vous créé les carcasses présentes sur scène ?

Elles ont été conçues par le plasticien Sylvain Wavrant. Les carcasses sont faites de cire, avec des paillettes. Il y a un paradoxe à ce qu'elles soient aussi belles et fascinantes. En visitant des abattoirs, j'ai été marquée par

leur aspect esthétique, avec les couleurs, les lumières, leur organisation labyrinthique.

Après cette première à Fouesnant, pensez-vous jouer ce spectacle ailleurs ?

Nous sommes en résidence création pendant deux semaines et demie à l'Archipel. C'est le directeur de la salle, Frédéric Pinard, qui a choisi de soutenir ce travail. Après cette pre-

mière représentation, nous allons partir en tournée, principalement en région parisienne.

Jeudi 7 novembre, à 20 h 30, à l'Archipel. À partir de 14 ans. Tarifs : de 8 € à 19 €. Rencontre avec Faustine Noguès, vendredi 8 novembre à 10 h, gratuit sur inscription au 02 98 51 20 24. Réservation sur archipel.ville-fouesnant.fr

WEB WEB



« Les Essentielles » : grève générale à l'abattoir



Photo: Christophe Raynaud de Lage <https://sceneweb.fr/2024/12/les-essentielles-faustine-nogues-credit-christophe-raynaud-de-lage.jpg>

Projet ambitieux qui déploie sa théâtralité sur bien des niveaux, *Les Essentielles* marque un cap dans le parcours de Faustine Noguès et propose une expérience organique unique sur une thématique sociétale à la dimension scénique et fictionnelle indéniable : une grève du personnel. Un spectacle qui part et parle du ventre.

Les Essentielles. Nom féminin pluriel. Le titre claque comme une réponse uppercut, un poing sur la table pour en finir avec le mépris politique concernant « ceux qui ne sont rien » – pour citer le titre de l'essai de Taha Bouhafs, reprenant des mots d'Emmanuel Macron. Il résonne avec son qualificatif opposé, son versant négatif, l'adjectif dénigrant utilisé au sujet des métiers artistiques rabaissés au rang des « dispensables », à l'arrière-plan de l'échelle sociétale. Rappelez-vous, c'était il n'y a pas si longtemps que ça, nous nagions en plein Covid et la vie culturelle était à l'arrêt complet. Autant dire que, depuis, le secteur n'a pas gagné en considération, mais passons. Après *Surprise Parti* [<https://sceneweb.fr/surprise-parti-de-faustine-nogues/>] et *Moi c'est Talia* [<https://sceneweb.fr/moi-cest-talia-de-faustine-nogues/>], Faustine Noguès, autrice déjà confirmée dans le paysage théâtral hexagonal, assume son ambition de mise en scène avec un projet d'envergure.

« « Les Essentielles » : grève générale à l'abattoir »
par Marie Plantin, 7 décembre 2024

Sept interprètes au plateau dont elle-même – en quasi *guest*, mais n'en disons pas plus –, une scénographie évolutive à forte dimension plastique, une expérience olfactive qui vient prolonger la recherche visuelle, un travail chorégraphique en plus du développement narratif et, *last but not least*, l'usage de la ventriloquie intégré au récit, **Les Essentielles s'impose comme un geste de maturité, une envie d'embrasser par la fiction un sujet de société et de s'emparer des multiples possibilités scéniques pour donner à son histoire une théâtralité organique.** Car, quitte à nous immerger dans les coulisses d'un abattoir, autant le faire avec un théâtre de chair ; et si les bovins n'existent que dans le hors champ de notre imaginaire, leur présence n'a rien d'éthérée. Odeur de viande fraîche ou d'herbe fraîchement coupée, sculptures imitant tout en les stylisant carcasses animales, cadavre suspendu par les pieds ou entrailles ouvertes – les œuvres, conçues par **Sylvain Wavrant**, imprègnent la scénographie de leur aspect carnassier –, ponctuent un décor plus ou moins naturaliste variant les degrés de réalité. **Et si le cadre est celui, presque documentaire, d'un mouvement social d'employés, le spectacle alterne les tonalités et intègre un fort coefficient d'étrangeté à son socle concret.**

La représentation s'ouvre sur un noir d'où s'échappe un son répétitif et lancinant, le bruit des machines qui campe un environnement de travail à la chaîne. Mais la cadence est rompue par un évènement inattendu, un drame qui met tout le personnel en émoi : **accident du travail ou suicide, le débat n'est pas là, mais une employée git tête en bas, suspendue par un pied à un harnais de métal.** Le corps est une sculpture qui s'affirme comme telle. Premier déplacement du réel. La morte prendra d'ailleurs la parole sous les traits d'une comédienne qui vient hanter de sa présence ce lieu funeste où périssent les bêtes par centaines à la semaine, par milliers à l'année. Lieu de productivité effrénée qui broie les humains autant que le bétail. **Cette mort est un couperet, et le personnel, d'abord sous le choc, se met en grève, campe à l'abattoir pour revendiquer une amélioration nette de ses conditions de travail.** Tandis que les employés reprennent vie en se dressant contre un patron invisible, sans corps et sans âme, aux prises avec une hiérarchie hors sol, les vaches restent en vie et envahissent l'usine, créant la confusion générale.

Les Essentielles emprunte au registre documentaire autant qu'à la science-fiction. On se croirait parfois dans un univers cinématographique à la Caro et Genet (ambiance *Delicatessen*). Plus la grève s'installe, plus la réalité semble se dérober. L'espace est peu à peu colonisé par des filaments laineux évoquant les réseaux souterrains de mycélium. Et lorsqu'un employé au désespoir (**Alexandre Pallu**, impeccable dans une partition glissante) se mutile le bras face à nous en une scène qui va chercher du côté du gore, **la représentation bascule dans le conte horrifique, tout en gardant un pied dans le burlesque chorégraphique,** avec l'inénarrable personnage de directrice-médiatrice au discours aseptisé et vide, dont le corps perd progressivement pied au sens propre du terme. À travers elle, la danse s'invite au plateau et **Armande Sanseverino** qui l'incarne se révèle d'une cocasserie délectable. De plus en plus désaxée, comme physiquement démantelée, elle s'avère, elle aussi, être un pion dans les rouages de la machine infernale. Manipulatrice et manipulée par l'instance supérieure du « possesseur ».

Le geste scénique est surprenant, inhabituel, et peut engendrer une certaine perplexité. En effet, **la réunion de tous ces ingrédients est déroutante, mais il y a là une tentative très intéressante de convoquer au plateau différents types de théâtralité dans une fusion pour le moins unique en son genre.** Et la chute fait son effet. *Les Essentielles* propose une forme inédite qui convoque à sa façon nos cinq sens pour mieux abolir la distance qui nous sépare de l'animal. Et réveiller nos consciences.

Marie Plantin – www.sceneweb.fr

« Les Essentielles : une insurrection fort inspirée »
Marie-Céline Nivière, 9 décembre 2024



© Christophe Raynaud de Lage

Les Essentielles : une insurrection fort inspirée

Avec un spectacle pluridisciplinaire, Faustine Noguès raconte avec une belle fantaisie et un humour bien grinçant, les dérèglements d'un abattoir qui mènent les employés à la grève générale.

Qui sont ces *Essentielles* ? Des « sans dents » qui, dans des cadences infernales, s'usent pour un salaire de misère en reproduisant des gestes mécaniques ? Celles et ceux qui pour satisfaire aux demandes du patronat et des consommateurs doivent toujours produire plus et n'importe comment ? Quand l'une de ces essentielles est retrouvée morte, suspendue la tête en bas, telle une vache, la révolte gronde.

Entre naturalisme et onirisme

La grève qui se met en place n'a pas de meneur. Ce qui n'empêche en rien les employés de parler d'une même voix. C'est-à-dire en ventriloquie. Ainsi, personne ne craint de se faire virer par le patron. Ce dernier est d'ailleurs totalement absent. Il vit à l'étranger et gère de loin cette entreprise qu'il possède parmi tant d'autres. Il n'est plus un patron, mais un « possesseur » de bien. C'est à la directrice (ahurissante **Armande Sanseverino**) de se débrouiller ! Dehors, les vaches arrivent à l'abattoir pour connaître un instant de répit et brouter le bitume. Dedans, on s'organise dans un beau foutoir qui va permettre à chacun de pouvoir ranger sa vie !

Ce spectacle fourmille d'excellentes idées pour aborder le monde du travail, la surconsommation, l'industrie alimentaire, la solitude, la pauvreté, la précarité... Les employés sont très délicatement campés. Il y a la défunte, ce fantôme qui se transforme en génisse (formidable **Estelle Borel**), la jeune fille aux rêves évanouis dans la réalité (délicate **Caroline Menon-Bertheux**), la femme usée (bouleversante **Odja Llorca**), le paysan déclassé (émouvant **Martin Van Eeckhoudt**) et l'exclu de la société (épatant **Alexandre Pallu**). **Faustine Noguès** joue sur la langue et les styles. Si les ouvrières et ouvriers utilisent la même langue que nous, la directrice emploie une sorte de novlangue lorsqu'elle s'adresse à eux et un langage presque religieux lorsqu'elle s'adresse au propriétaire.

« Les Essentielles : une insurrection fort inspirée » Marie-Céline Nivière, 9 décembre 2024

Une sacrée aire de jeu

La scénographie impressionnante d'**Hervé Cherblanc** est basée sur cette architecture froide et complexe de l'abattoir. Des lignes blanches que casse le rouge des carcasses des bovins, (œuvres admirables de **Sylvain Wavrant**) qui font songer à une toile de Francis Bacon. L'ambiance sonore conçue par la musicienne **Colombine Jacquemont** est remarquable. À noter, parce que rarement sollicité au théâtre, il va vous falloir ouvrir votre sens de l'odorat ! Rassurez-vous, rien de désagréable ne viendra titiller vos narines.

Pour son troisième spectacle, après *Surprise parti* et *Moi c'est Talia*, Faustine Noguès a vu grand. Si par moments l'on s'égare un peu, l'originalité du propos et le foisonnement de sa créativité artistique font de ce spectacle une sorte d'ovni théâtral marquant.

Marie-Céline Nivière

Les Essentielles, texte et mise en scène de Faustine Noguès

Théâtre de la Cité Internationale

21 A boulevard Jourdan

75014 Paris

Du 5 au 16 décembre 2024

Durée 1h40

Tournée 2024-2025

*19 et 20 décembre 2024 au Théâtre Dijon Bourgogne – CDN en partenariat avec l'ABC
Dijon*

28 mars 2025 au Théâtre André Malraux à Chevilly Larue

3 et 4 avril 2025 à l'EMC, Saint-Michel-sur-Orge

10 avril 2025 au Théâtre Jacques Carat à Cachan

15 et 16 avril 2025 au Théâtre de Château Rouge à Annemasse

FAUSTINE NOGUÈS PÉNÈTRE LES ENTRAILLES DE L'ABATTOIR



Les Essentielles, texte et mise en scène Faustine Noguès ©Christophe Raynaud de Lage

Faustine Noguès entraîne le spectateur devant un abattoir, un lieu que peu de gens connaissent ou ont envie de connaître. Avec les artifices des corps et l'art de la représentation, la dramaturge et metteuse en scène construit et déconstruit notre rapport à la mort et à la souffrance animale.

Sur scène, entre écorchés et architecture quelque peu labyrinthique, aux matériaux tendres, apparaît une représentation mentale de l'abattoir. C'est celle de Faustine Noguès, qui écrit et met en scène son troisième opus, *Les essentielles*. Pour parvenir à la représentation théâtrale d'un tel sujet, à une époque où la consommation de viande est mis en question et divise la société, et alors que depuis des décennies, l'abattage des animaux a été déplacé hors des villes et de la vue de la population, la dramaturge a cherché à s'entourer des bonnes personnes. Une circassienne, une comédienne chorégraphe, et un artiste plasticien dont l'esthétique et la pratique sont nées d'une puissante empathie pour les animaux morts au bord des routes. Le corps d'Estelle Borel, revenante funambule, la gestuelle et l'élocution électrisante d'Armande Sanseverino, directrice parfaitement dépassée, l'art transcendant de l'admirable Sylvain Wavrant, auteur des écorchés et d'une somptueuse carcasse, donnent à ce qui est montré le puissant parfum de la fiction.

Reste aux quatre comédiens à exprimer en mots ce qui se joue de dramatique et de vital dans cet ilot sanguinolent. Tous sont employés dans l'abattoir, chacun à sa tâche, de l'abattage à la découpe et à la triperie. La tâche est rude, les cadences infernales, le rapport à la mort animale est de tout instant. Mais lorsqu'une de leurs congénères est retrouvée morte, suspendue à la chaîne de découpage... L'instinct de vie reprend le dessus. Laissant échapper des réflexions rarement entendues, des accommodements inattendus avec le réel, des envies irrépressibles d'une justice, un désappointement qui frise avec l'innocence.

« Faustine Noguès pénètre les entrailles de l'abattoir »
Véronique Giraud, 10 décembre 2024

Le Possesseur, dont on n'entendra que la voix puissante ou les paroles rapportées par la directrice, fait résonner un langage incompréhensible pour ces ouvriers qui apprennent sur le terrain à exprimer et défendre leurs intérêts. Leur choix de faire grève et leurs revendications ne pèsent pas lourd en regard des chiffres de rentabilité qui, à eux seuls, résument la situation et engagent l'avenir.

L'odeur des salles d'abattoirs est insoutenable pour la plupart d'entre nous. Celle des excréments, du sang, de la chair morte, des viscères... Dans la salle du théâtre de la cité internationale, des effluves parviennent, pas toujours reconnaissables, pas non plus désagréables. Le parfum de l'humus domine. C'est qu'il est fortement question de mycélium, une passion qu'entretient l'une des ouvrières qui projette la réalisation de vêtements dans cette partie du champignon. Dans ce lieu morbide, et beau, l'envie de vivre et de faire vivre est forte.

Les Essentielles, écriture et mise en scène de Faustine Noguès. Collaboration à la mise en scène corps et mouvements : Rafael de Paula. Assistanat à la mise en scène : Casseline Gilet. Création plastique: Sylvain Wavrant. Scénographie : Hervé Cherblanc. Création sonore : Colombine Jacquemont. Création lumière : Zoé Dada et Eliah Ramon. Costumes : Estelle Boul. Régie plateau et générale : Lisalou Eyssautier. Création olfactive : Julie C. Fortier.

Avec : Estelle Borel, Odja Llorca, Caroline Menon-Bertheux, Faustine Noguès, Alexandre Pallu, Armande Sanseverino et Martin Van Eeckhoudt. Avec la participation de Daniel Ragussi.

Jusqu'au 16 décembre au Théâtre de la Cité Internationale - Paris. En tournée : les 19 et 20 décembre, Théâtre Dijon Bourgogne – CDN, en partenariat avec l'ABC. Le 28 mars 2025, Théâtre André Malraux, Chevilly-Larue. Les 3 et 4 avril, EMC – Espace Marcel Carné, Saint-Michel-sur-Orge. Le 10 avril, Théâtre Jacques Carat, Cachan. Les 15 et 16 avril, Château Rouge, Scène conventionnée, Annemasse.

Faustine Noguès est autrice et metteuse en scène. Son théâtre traite de sujets sociaux ancrés dans les problématiques contemporaines : l'accession au pouvoir d'un humoriste punk, *Surprise parti* ; une grève aux méthodes inédites dans un abattoir de bovins, *Les Essentielles* ; le mouvement de libération d'Angela Davis, *Angela Davis, une histoire des Etats-Unis* (mise en scène Paul Desveaux); l'impossibilité de ne penser à rien, *Moi c'est Talia* ; le délit de solidarité, *Grand pays* ; le commerce clandestin de carburant frelaté en Afrique de l'Ouest, *Impulsion*. Elle mène avec le circassien Rafael de Paula une recherche de métissage cirque-théâtre, *Mariana Paradise*.

Faustine Noguès est directrice artistique de la compagnie Madie Bergson au sein de laquelle elle met en scène ses textes.

RETOUR À ... L'ESSENTIEL !

Jean-Pierre Han
12 décembre 2024
in **CRITIQUES**

Les Essentielles de Faustine Noguès. Mise en scène de l'autrice. Théâtre de la Cité internationale, jusqu'au 16 décembre à 19 heures. Samedi 18 heures. Tél. : 01 85 53 53 85. theatredelacite.com. Puis tournée. Texte de la pièce publié aux Éditions l'Œil du Prince.

Bien malin qui pourra dire dans quel registre de jeu se développe la dernière pièce de Faustine Noguès qu'elle a elle-même mise en scène. La jeune femme se sera en effet évertuée tout au long de son spectacle à brouiller les pistes, à passer d'un genre à une autre, d'une registre d'écriture à un autre (avec talent il est vrai) ; à peine commençons-nous à nous « installer » dans une tonalité qu'il nous faut passer à son contraire ou à son inverse. Voilà qui exige sans nul doute de la part du spectateur une certaine vigilance sauf à se retrouver, de décalage en décalage, totalement perdu. Virtuose, il faut qu'il le devienne à son tour pour suivre les évolutions de la metteuse en scène s'appuyant sur un art de l'écriture déjà bien maîtrisé. Alors, pour en revenir aux fondamentaux de notre présence de spectateurs, quel est véritablement l'enjeu d'une telle représentation ? Bien sûr on se raccrochera à ce que nous indique de manière forte la scénographie conçue par Hervé Cherblanc : un vaste espace qui nous imprègne déjà de l'atmosphère d'un grand abattoir industriel – créations, sonore de Colombine Jacquemont, lumineuses de Zoé Dada et Eliah Ramon, qui nous emprisonnent à l'intérieur d'un univers glacé avec ses murs à rectangles blancs et ses tubulures de fer ouvrant sur le vide dans une configuration labyrinthique. Parfait, se dit-on, mais voilà que quelques touches viennent perturber l'ensemble. Les touches : de couleurs vives, il va de soi, celles du sang. C'est bien le sang qui nourrit le lieu et ses employés : voir d'ailleurs les immense carcasses rouges qui trônent côté jardin : celles de bovins envoyés ici à la chaîne, celle d'une employée (!) qui s'est retrouvée dans la chaîne de tuerie, ce qui aura pour conséquence l'arrêt de travail des ouvriers qui vont se mettre en grève, chose peu banale dans ce lieu particulier... Mais où sommes-nous véritablement ? En plein délire d'un fiction gore ? Dans une fable visant à dénoncer violemment les méfaits d'une civilisation qui ne songe qu'au profit au détriment de ceux qu'Eugène Durif appelle les « moins que rien » ? En ce sens cet abattoir avec ses employés (Estelle Borel, Odja Llorca, Caroline Menon-Bertheux, Faustine Noguès, Alexandre Pallu, et Martin Van Eeskhoudt) et sa patronne déjantée (Armande Sanseverino) comme perdus dans le lieu et ne sachant plus que faire, cet abattoir est bien le symbole de notre société pas si bien huilée que cela... Sa métaphore en quelque sorte... Faustine Noguès nous la met sous le nez avec ses multiples et parfois dérisoires et même comiques facettes.

Les Essentielles de Faustine Noguès, texte et mise en scène de Faustine Noguès au TCI.



Crédit Photo : Christophe Raynaud de Lage.

« A l'abattoir, on a l'habitude de voir défiler les carcasses. Mais ce jour-là, c'est une employée qui passe, pendue par les pieds sur la chaîne de découpage. Effroi, colère, les employés se mettent en grève. Contre les cadences. Contre la directrice dépassée. Contre le propriétaire, absent, lointain, tyrannique. Contre la vie qui leur est faite. Mais comment se faire entendre ? Et quelle parole opposer aux ordres du Possesseur, qui donne ses ordres en globish, depuis l'autre bout du monde ? Sous l'oeil incrédule de bestiaux, et sous le regard acéré de leur collègue défunte, le petit peuple des abattoirs se rebiffe. Avec fantaisie et humour noir, Faustine Noguès imagine ce qui se passe quand la machine à broyer les vies s'enraye. »

Un sujet social objectif que l'art du théâtre s'approprie enfin entre jeu et esthétisme.

L'autrice et metteuse en scène Faustine Noguès invente avec bonheur un objet paradoxal et inattendu, l'abattoir comme installation plastique contemporaine, entre symbole, mythologie et fantasmagorie, l'établissement étant oublié dans les zones périphériques urbaines ou rurales, soustrait aux regards, depuis le début du XIX^e.

Ce qui paraissait impossible est possible enfin: représenter artistiquement et poétiquement un abattoir – bâtiment innommable au sens propre, tant résonnent à l'oreille les cris sourds des bêtes sanguinolentes, égorgées puis démembrées, préparées, conditionnées, travail jugé ignoble qu'on préfère ni voir ni même concevoir.

Un spectacle paradoxalement réjouissant – art scénique: théâtre, danse et cirque -, grâce à l'audacieuse Faustine Noguès, son équipe de création pointue et ses beaux interprètes éloquents, Estelle Borel, Odja Llorca, Caroline Menon-Bertheux, Faustine Noguès, Alexandre Pallu, Armande Sanseverino, Martin Van Eeckhoudt, représentants de la condition ouvrière dans un domaine si particulièrement ingrat.

Chemin faisant, lors du temps arrêté de la grève – machines bloquées et bétail toujours présent -, les acteurs prennent conscience de leur corps, perclus de douleurs – crampes, courbatures et rhumatismes – qu'ils contorsionnent et modèlent en structures mouvantes ou élastiques, se rapprochant des bêtes une fois tuées. On peut tout imaginer face à ces créations de figures hybrides entre l'humain et le non-humain. Armande Sanseverino est une gestionnaire allumée fantasque, s'amusant d'un corps qui lui échappe dans les moments de tension extrême. Odja Llorca, Caroline Menon-Bertheux et Martin Van Eeckhoudt sont pleins d'humanité.

Les postes tenus à l'abattoir vont de la triperie, la moelle, la saignée, le transfert et la bouverie, engageant les ouvriers à des contraintes physiques extrêmes – des gestes répétitifs et automatiquement effectués au rythme de cadences infernales. Les travailleurs témoignent d'une expérience éprouvante avec distance et amusement ludique. Le tueur, interprété avec la gouaille d'Alexandre Pallu ironise sur sa pseudo-cruauté et violence dont les autres seraient apparemment exemptés.

On les voit tous encore – métaphore silencieuse d'une condition sociale âpre – tirer les fils intérieurs et symboliques depuis le vivant même des vaches ensanglantées – entrailles et viscères, matière organique -, vidant cette étrange intériorité que les ouvrières déroulent, fileuses antiques ou tisserandes; retrouvant le fil de sensibilité, même si, dans la situation du consommateur, ce fil d'ingestion est repris ou rejeté.

L'ouvrière défunte, rôle dévolu à Estelle Borel, victime d'un accident professionnel, relève désormais de l'espace élevé des hauteurs, là où sont accrochés les cadavres des vaches défilant à une cadence soutenue. D'ailleurs, l'employée est reproduite – sculpture d'art fascinant – suspendue, pendant les revendications. Or, grâce au rêve ou au songe, la disparue explique et commente la situation de ses collègues humaines bien vivantes, rejoignant par ailleurs le regard de la communauté bovine sur le vert des pâturages, le bleu du ciel et le gris de l'abattoir.

La voix collective des ouvriers et de la directrice s'entremêlent, inaliénables dans l'ombre tissée avec la lumière, créant un espace de violence sociale observée avec lucidité et exigence artistique – élan vital, dualité entre réalisme industriel et poésie.

Un spectacle de théâtre régénérateur, exigeant scéniquement, lumineux.

Véronique Hotte

« Les essentielles »

Quand la chaîne des abattoirs déraile



A l'abattoir la chaîne défile comme d'habitude, sauf que ce jour là, au milieu des carcasses, il y a une employée pendue par les pieds qui passe sur la chaîne de découpe. Après l'effroi, la colère s'empare des travailleurs. Ils arrivent à surmonter leur peur et décident la grève, contre les conditions de travail, les cadences, des salaires trop bas. La directrice se perd dans des circonvolutions abscones et dit qu'elle a déjà beaucoup fait pour eux. Le patron à l'autre bout du monde reste sourd aux revendications auxquelles il répond par « licenciez les meneurs ». Sauf que les meneurs ne sont pas identifiables, les grévistes utilisant la ventriloquie qui en fait un corps unique, une force collective. Le patron lointain agitera

alors productivité et exigence de rentabilité pour préférer une autre menace.

Faustine Noguès a voulu montrer un monde caché, que nous n'avons pas toujours envie de voir, celui des abattoirs. Elle a effectué un énorme travail de documentation et de rencontres pour écrire ce spectacle. C'est un monde qui vit au rythme du travail à la chaîne, sauf que ce ne sont pas des voitures qui circulent, mais des animaux que l'on a d'abord abattus. Ceux qui y travaillent se posent forcément des questions qui dépassent celle des cadences et des conditions de travail, d'autant plus que certains employés ont d'abord été éleveurs.

Dans sa mise en scène Faustine Noguès utilise en complément du théâtre d'autres modes expressifs, la ventriloquie ou le cirque qui introduisent le rire dans ce monde où rode la mort. Elle réussit à tenir un équilibre entre les aspects documentaires sur le travail dans ces abattoirs industriels, les aspects sociologiques et politiques des rapports hiérarchiques et quelque chose qui relève de la mythologie et du fantastique. Les employés sont en blouse, casque sur la tête. Ils extraient parfois des murs des mètres de ce qui ressemble à des boyaux. La directrice, elle, apparaît siégeant dans une carcasse sanguinolente évidée. Le patron est réduit à une voix lointaine s'exprimant en globish. Le fantôme de la morte (Estelle Borel qui est aussi circassienne) quitte son crochet de femme-vache pour circuler au-dessus de la chaîne. Le son contribue à cette atmosphère étrange et inquiétante. Dans le noir, attendant que la pièce démarre, on entend le bruit de la chaîne qui s'interrompt quand la grève commence, remplacé par les mugissements au loin des vaches vivantes s'entassant aux portes de l'abattoir.

Un spectacle fort où comme devant le *bœuf écorché* de Soutine, on hésite entre fascination et répulsion, sauf que là il y a aussi des hommes et c'est passionnant.

Micheline Rousselet

« Les Essentielles : la violence qui règne dans un abattoir, vue par Faustine Noguès, trouvera-t-elle sa place dans votre flux ? »
par Guillaume d'Azemar De Fabregues, 17 décembre 2024

Les Essentielles : la violence qui règne dans un abattoir, vue par Faustine Noguès, trouvera-t-elle sa place dans votre flux ?



Les Essentielles : un abattoir, un accident. Mécanique poussée aux limites, relations sociales dans l'entreprise, flux de futilités dont bruisse notre environnement, Faustine Noguès dit la violence, avec la lucidité acre d'un Fernando Arrabal mâtinée de l'imaginaire de Patrick McGoohan

Dans l'ombre, on entend des bruits mécaniques, des bips, le son d'un process qui tourne. Des battements venus du Dark Side of The Moon. Un cri, le silence. Sur la scène qui s'éclaire, des murs carrelés, des poteaux, des rails. Au crochet d'un palan, un corps sanglant, des cheveux longs qui pendent.

Les Essentielles se déroule dans un abattoir. Une femme a été emportée par le process et les cadences, son corps est accroché en hauteur, ses collègues improvisent une grève, face à une direction impuissante et soumise aux diktats d'un actionnaires, le Possesseur.

Les Essentielles est une pièce qui se reçoit à plusieurs niveaux. L'essentiel, la description précise, presque documentaire, de la violence qui règne dans un abattoir. L'intitulé des postes, les gestes répétés des centaines de milliers de fois, l'usure des corps, les cadences. Tout y est, sans exagération, ce qui contraste avec la vision que Faustine Noguès donne de la direction et du Possesseur, là on est dans la caricature boursouflée. La scène finale de la pièce en élargit à nouveau le champ, on sort de l'abattoir, on retrouve le monde, et la nausée que le spectateur vient d'éprouver trouve une nouvelle aigreur.

J'ai trouvé dans *Les Essentielles* la lucidité violente et l'humour acre de Fernando Arrabal, mâtiné de l'imaginaire et du rythme du Prisonnier de Patrick McGoohan. J'ai savouré le travail de la troupe qui ventriloque ses revendications, la partition fantomatique et agile d'Estelle Borel, le travail choral de Caroline Menon-Bertheux, Alexandre Pallu, Armande Sanseverino et Martin Van Eeckhoudt qui donnent leur sensibilité aux ouvriers de l'abattoir, l'engagement corporel d'Odja Llorca la Directrice, la capsule de Faustine Noguès qui vient raccrocher la pièce dans notre environnement qui bruisse de futilité et de désinformation.

C'est sa conclusion qui donne tout son sens à la pièce. Comment le propos, jusque là intemporel voire daté, doit-il trouver son chemin dans un flux qui n'a plus le temps ? A coup de réalisme chirurgical ? En boursoufflant la caricature ? En tombant dans le sanguinolent ? Faustine Noguès vous laisse répondre.

Les essentielles

Ah la vache !

Si on m'avait dit qu'un jour je passerais une heure et vingt minutes dans un abattoir !

Grâce à Faustine Nogues, qui nous propose ce magnifique et saisissant spectacle, j'ai vécu au sein de ce lieu très particulier, accompagnant opérateurs et opératrices en grève, leur directrice et le possesseur des lieux ! Ici, on va nous montrer ce qui est caché, ce qu'on ne veut pas que nous voyions !

Le noir emplit la Coupole, la grande salle du Théâtre de la Cité Internationale. Des bruits sourds s'élèvent, on entend des sons métalliques, témoins d'une intense activité industrielle. Et soudain un cri.

Lumière plateau.

A jardin, une carcasse bovine. On pense inévitablement à Rembrandt et à son *Bœuf écorché*, ou à Chardin, avec sa toile *La raie*... Une première vision sanguinolente...

Une autre silhouette figure sur le plateau, comme un miroir tragique. Un corps humain écorché lui aussi est suspendu à un croc de boucher. Un terrible accident vient de survenir, déclenchant immédiatement une grève des ouvriers.

Faustine Noguès nous invite à découvrir ce lieu dont on ne parle pas, qu'on ne visite jamais.

Un lieu qui pourtant est le point de départ du quart du chiffre d'affaires de l'industrie alimentaire française.

Un abattoir. Un lieu de mort.

Seul le théâtre peut permettre de voir l'invisible, de se rendre dans un endroit volontairement passé sous silence par une société entière.

Et d'en saisir les problématiques sociales inhérentes.

En ce sens, Mademoiselle Nogues continue en quelque sorte le travail dramaturgique de Michel Vinaver, à savoir ausculter impitoyablement le monde du travail et l'aliénation subie par ses employés. Elle aussi dénonce un ultra-capitalisme de façon très judicieuse et pertinente, avec beaucoup d'à-propos et de justesse.

L'auteure et metteure en scène nous dresse certes un implacable tableau du monde du travail à travers ce segment très particulier, mais elle réussit surtout à en tirer une dramaturgie passionnante, au sein d'une fascinante scénographie, que l'on doit à Hervé Cherblanc.

Nous allons nous retrouver dans un univers à la Terry Gilliam, on pense à ses films *Brazil* ou encore *L'armée des douze singes*.

Un univers à la fois techno et organique, avec des murs en faïence blanche, du métal, mais aussi du sang, de la chair, des poils hirsutes, et envahissants, sans oublier des créations plastiques étranges (coup de chapeau à Sylvain Wavrant !)

Si le propos est à priori dramatique, nous allons néanmoins beaucoup rire. Parce que l'humour servira également au propos de dénonciation de ce monde ultra-libéral.

Oui, nous allons beaucoup nous amuser, pour mieux être saisi et frappés par le message que nous délivre la dramaturge.

Le corps et ses mouvements auront une importance capitale.

Sous la houlette du circassien Rafael de Paula, les comédiens vont nous montrer combien les gestes répétitifs et mécaniques de ce boulot peuvent être aliénants. Armande Sanseverino, qui interprète une directrice complètement hallucinée, entreprend des contorsions étonnantes qui déclenchent moult fou-rires. Quelle souplesse et quelle force comique !

Ses interventions en tant qu'interface vers *Le possesseur* sont jubilatoires, tout comme ce qu'elle fait pour nous rappeler la condition des vaches laitières. (Et non, vous n'en saurez pas plus...)

Le corps et la mort... Aussi !

Le théâtre seul permet de faire parler et évoluer une ouvrière fraîchement décédée.

Une autre circassienne l'incarne, cette morte faisant œuvre de pédagogie, nous racontant ce monde fait de sang, de hurlements des bestiaux, d'odeurs nauséabondes.

Elle évolue en hauteur, sur des barres, des poutres. Tout ceci fonctionne à la perfection.

D'autres scènes d'anthologie nous attendent.

Nous allons assister non pas à une descente de croix, mais bien de croc (de boucher...)

Nous retenons tous notre respiration devant ce tableau très onirique, très beau visuellement, peu éclairé dans des teintes verdâtres.

Et puis place au grand guignol, avec une scène à la fois coup-de-poing et très drôle.

Alexandre Pallu incarne cet homme qui va pousser la logique de l'abattoir à son climax, en hurlant et en accomplissant un geste ultime, nous demandant même de le filme avec nos « p..... de téléphones » !

Le comédien est sidérant, et des frissons de répulsion nous parcourent avant de céder la place à un rire salvateur.

Tout ceci est également très réussi.

« *Les essentielles* »
par Yves Poey, 17 décembre 2024

Ce spectacle est également matière à une magnifique création sonore, que l'on doit à Colombine Jacquemont.

Il faut vraiment écouter attentivement tous ces sons, ces bruits, ces beuglements...

Je n'aurai garde d'oublier de mentionner la création olfactive de Julie C. Fortier. Ils sont rarissimes les spectacle qui nous permettent également d'utiliser notre nez !

On sort de la salle en ayant conscience d'avoir assisté à un moment de théâtre dans lequel le fond et la forme se rejoignent en terme de totale réussite.

Un spectacle intense, brillant et passionnant.

Je vous le conseille à sang pour sang !



© Photo Y.P. -

« Théâtre : la chair d'une morte contre des vies écorchées » Braises du Chaos, 20 décembre 2024

Théâtre : la chair d'une morte contre des vies écorchées

Dans l'enceinte de la partie d'un abattoir réservée à la mise à mort de vaches, dirigé par Le Possesseur, qui ne s'exprime, d'un au-delà insitué, qu'en langue anglaise, via un haut-parleur, et retraduit par une gérante-laquais au vocabulaire machinal, la mort d'une ouvrière harassée, pendue telle les bêtes, va provoquer la coordination de ses collègues pour asseoir une grève.

Chaque morceau de viande est une sorte d'usine, moulins et pressoirs à sang.
Tubulures, hauts fourneaux, cuves y voisinent avec les marteaux-pilons, les coussins de graisse.
La vapeur y jaillit, bouillante. Des feux sombres ou clairs rougeoient.
Des ruisseaux à ciel ouvert charrient des scories avec le fiel.
Et tout cela refroidit lentement à la nuit, à la mort.
Aussitôt, sinon la rouille, du moins d'autres réactions chimiques se produisent, qui dégagent des odeurs pestilentielles.
Francis Ponge ("Le morceau de viande")



"Les essentielles" © Faustine Noguès

fourbe ventriloque, pour ne pas se mettre en danger, c'est-à-dire être licenciés. La directrice, aliénée à ses manières et formules d'expression standardisées, comme unique représentante et exécutante des ordres du Possesseur, ne pourra ainsi trouver celui ou celle qui s'exprime.

Le Possesseur, de son côté, a une voix qui, espacée dans la journée, en réponse et propositions aux revendications de ses ouvriers, porte et résonne dans tout l'abattoir.

Pendant ce temps, et cela depuis le début, il est un personnage, mi-fantôme humain, mi-vache, qui surplombe la scène et les "grévistés", qui, eux, se déplacent dans les zones de tuerie de l'abattoir. Ce fantôme va et vient sur les hauteurs, près d'une balustrade qui symbolise l'au-delà, de ce que le spectateur imagine comme la chaîne de découpe des bovins, suspendus, là et là seulement. De sa hauteur, l'employée morte investit les ouvriers, et se plaint de sa condition, puis en vient rapidement à décrire des souvenirs, mais cette fois en tant qu'animal, avec ses visions propres, souvent colorées mais monochromes, perçues par les vaches elles-mêmes en chemin vers la mort, puis après leur décès.

Ce triple dispositif scénique installé tout au long du spectacle est le vrai projet de Faustine Noguès, qui est, en premier lieu, de nous montrer comment, au sein des plis bien distincts d'un même Temps, peuvent se déployer des formes théâtrales opposées de déplacements de ses personnages grévistes, par des procédés scéniques différents. Avec les sons permanents de hurlements, de chocs de barrières d'acier et de meuglements, venus de derrière les rideaux, où se trouve le couloir qui réceptionne les bêtes, ce qui peut s'identifier comme le Marché libéral et son flux permanent. Avec les voix des grévistes qui constituent une nimbe sussurante, aussi. Avec l'implantation d'un silence total, sans paroles échangées, lors de la longue scène, émouvante et mémorable, qui voit les ouvriers décrocher puis transporter ce qu'il reste du corps écorché de leur collègue, qu'un regard ciselé ne trouvera pas inférieure au plan d'un grand maître du cinéma muet.

Des paris scéniques réussis qui amènent le spectateur à clairement identifier trois espaces-temps, dans une même topographie, écorchés et absolument non réconciliables.



CRITIQUES

LES ESSENTIELLES : BELLES BÊTES DE SOMME

LUCIE OUCHET

22 DÉCEMBRE 2024 | THÉÂTRE

Créé à l'Archipel de Fouesnant dans le Finistère, le petit monde des abattoirs des *Essentielles* prend ses quartiers dans le Théâtre de la Cité Internationale en ce début décembre. C'est la troisième fois que Faustine Noguès met en scène un de ses textes. Elle en propose une mise en scène léchée et sensible, faite d'un dialogue finement tissé entre les différents signes de la représentation (création plastique, travail chorégraphique, lumière et son). Travaillant sur le champ et l'hors-champ, multipliant les différentes strates de narration et les points de vue, Faustine Noguès appréhende avec complexité la réalité humaine et sociale du travail en abattoir.

« CECI EST UNE GRÈVE »

La pièce commence après le drame, annoncé par un cri dans le noir : la mort accidentelle d'une employée de l'abattoir, trouvée pendue parmi les bêtes sur la chaîne de découpe. Sur la scène qui reproduit un pan d'abattoir pend une forme hybride, chimère mutilée, dont on ne reconnaît d'abord que les longs cheveux bouclés. Comme un punctum dans ce tableau d'informaté, la chevelure est le seul signe restant d'une humanité. Le corps de la jeune femme, nu et dépecé comme un cadavre de bestiau, est ainsi offert en pâture à tous les vents et regards.

” Sur la scène qui reproduit un pan d'abattoir pend une forme hybride, chimère mutilée, dont on ne reconnaît d'abord que les longs cheveux bouclés.

Voilà donc ce qui lance le spectacle et sa fiction : la nécessité d'une grève, formulée par les employé-e-s en réaction à cette mort sidérante. Le corps pendu ainsi exhibé devient le symbole de leur lutte et la figure de proue du nouveau navire de grève qu'est l'abattoir, afin « qu'il n'y ait plus jamais d'autre

accident ». Pour la grève, ils sont des néophytes, mais cela n'a aucune importance. Le spectacle ne fait ni le récit ni la démonstration de la mise en place d'une réelle stratégie d'action, encore moins de la réussite du processus de contestation. Au mieux les voit-on s'organiser pour dormir, ou tenter de composer face au vertige de l'inertie.

D'ailleurs, l'unique petite victoire qu'ils remportent – celle de parvenir à se faire entendre par le Possesseur (chef suprême de l'abattoir) et d'obtenir gain de cause – est désamorcée par un retournement narratif ironique : l'usine abandonne son activité d'abattage de bête et se tronque en usine de fabrication d'huiles essentielles. A travers ce pied de nez et le changement radical d'échelle et de valeur qu'il opère, c'est tout à la fois la lutte et le travail des employé-e-s qui est ridiculisé, dénigré, rendu véritablement caduque.



CHŒUR HYDRIQUE ET TRAGIQUE

Cette grève n'est en fait qu'un cadre, celui d'un espace désamorcé et d'une temporalité suspendue, qui permet le jaillissement de prises de parole plurielles et nécessaires. Comment porter sa parole et celle des autres, dans la lutte et sur la scène de théâtre, c'est aussi la question que formule cette pièce. Or cette parole s'exprime doublement : de manière collective et individuelle.

Collective d'abord, puisque la collectivité ainsi constituée doit décider de son mode de discours. Faustine Noguès a eu l'idée géniale d'un procédé, qui prend toute son ampleur et son étrangeté à travers la mise en scène : la ventriloquie. Si c'est d'abord une stratégie pour empêcher la Directrice de l'abattoir d'identifier le porte-parole du mouvement et de le condamner au nom du groupe, c'est surtout là une puissante proposition théâtrale : l'invention d'une langue trouble et granuleuse qui fait apparaître une collectivité d'un ordre nouveau. Ce n'est pas d'un seul corps dont nous entendons l'engagement et les revendications mais d'une hydre tourmentée dont on ne parvient pas à identifier l'origine du cri. La choralité, plutôt que d'être édifiante d'unité et de clarté, grésille et inquiète.

” *La choralité, plutôt que d'être édifiante d'unité et de clarté, grésille et inquiète.*



©Christophe Raynaud de Lage

Individuelle ensuite, car de cette mise en suspension du travail à la chaîne et de l'indifférenciation qu'elle perpétue, jaillissent des humanités singulières. A la mesure de ces individualités, Faustine Noguès et les acteur·ice·s explorent diverses modalités de prises de parole, creusant différents registres : c'est à travers un slam, un monologue, au détour d'un dialogue ou de manière plus frontale dans une performance d'automutilation violente et grotesque adressée au public, que tentent de se formuler ces parcours de vie et leurs prises de conscience. Chacun·e choisit la forme et la théâtralité de son récit de vie et de travail, de désespoir, de colère parvenue à sa limite. Nous parvient alors une parole brute, âcre et viscérale, qui se distingue nettement de la

syntaxe componctueuse de la Directrice de l'abattoir et encore davantage de la voix lointaine et désincarnée du mystérieux Possesseur. Or à travers ces portraits singuliers, c'est une histoire des conditions de vie des employés d'abattoir qui se tisse et se déploie. La parole prend valeur de témoignage, et l'on rit à en pleurer (ou bien pleure-t-on à en rire ?) lorsque l'une des travailleuses explique qu'après 22 ans d'ancienneté, elle ne gagne encore que 300 euros de plus que le SMIC.



» *Il est enfin dans la mise en scène des moments de silence et de grâce, d'une puissante pudeur, opérant comme un contrepoint à ces paroles qui sourdent. Des moments où l'on voit l'humanité, honteuse et radicale, à sa limite.*

Il est enfin dans la mise en scène des moments de silence et de grâce, d'une puissante pudeur, opérant comme un contrepoint à ces paroles qui sourdent. Des moments où l'on voit l'humanité, honteuse et radicale, à sa limite. Et c'est paradoxalement de ces scènes moins démonstratives et frontalement virulentes que l'on sort le plus

bouleversé. Aussi à travers l'accomplissement d'un rituel d'embaumement, précautionneux et grave, la petite collectivité de l'abattoir prend-elle des allures de chœur tragique : en silence, elle pleure et répare d'un même mouvement le corps de sa semblable.

CADAVRE DE BÊTE, CADAVRE DE FEMME

Si la première entrée dans la pièce est celle du chœur en grève de l'abattoir, celle-ci complexifie son récit en multipliant les points de vue. En effet, l'idée passionnante est celle de faire de la Morte un personnage vivant et parlant. Ni spectre en errance, ni figure vengeresse, la Morte n'a aucune velléité d'action et n'intervient plus au sein de la fable : d'une voix simple et placide, elle partage au public les perceptions et sensations dont elle est désormais parcourue, comme si son corps et sa chair servaient d'antenne pour les impressions de vie et de lutte des autres. Faite malgré elle porte-parole pour les employé·e·s en colère, ainsi que meneuse de revue des bêtes qui s'entassent au-dehors de l'abattoir, elle devient pour nous chanteur des bruits du monde qui gronde et reprend ainsi le contrôle sur son corps et son symbole.

De plus, par effet de dédoublement, ce corps en vie et en mouvement rejoue le corps immobile et déshumanisé, érigé en martyr. Ainsi, parallèlement aux scènes dans l'abattoir, la Morte évolue silencieusement et au ralenti sur des plateformes en hauteur qu'elle est la seule à fouler, sur deux jambes ou à quatre pattes. En travaillant des procédés d'incarnation et de désincarnation qui empruntent aussi bien au théâtre qu'au cirque, Faustine Noguès – à travers ce personnage de Morte bien vivante – soulève des questions éthiques et métaphysiques. Quel lieu plus privilégié que le théâtre pour s'interroger sur la chair et sur la valeur qu'on lui confère !

Le travail scénographique s'inscrit tout entier dans cette exploration. Dans une logique de stratification de l'espace – stratification préalablement contenue dans la structure de la pièce –, le scénographe Hervé Cherblanc fait coexister différents pans de réalité, ce qui permet des mises en parallèle très éloquentes. Il est une scène sublime durant laquelle les employés décrochent le cadavre de la morte alors que, simultanément, la comédienne descend lentement le long d'un mât chinois. Cette symétrie puissante et troublante exemplifie ainsi ce qui semble être la problématique centrale de la pièce : alors que sont mises côte à côte, dans le même espace-temps, la vie et la mort, la présence et l'absence, l'esprit et la chair, l'on se demande âcrement ce qui distingue là la femme de la bête, la bête de la femme.



©Christophe Raynaud de Lage

” *Alors que sont mises côte à côte, dans le même espace-temps, la vie et la mort, la présence et l’absence, l’esprit et la chair, l’on se demande âcrement ce qui distingue là la femme de la bête, la bête de la femme.*



©Christophe Raynaud de Lage

QU'Y A-T-IL DANS L'ANGLE MORT ?



©Christophe Raynaud de Lage

Dans *Les Essentielles*, Faustine Noguès explore les possibles du théâtre et de l'écriture pour faire surgir des langues, des théâtralités et surtout des corporalités qui se confrontent et se frottent en contraste. On notera en particulier le jeu fascinant d'Armande Sanseverino qui, par une corporalité très détaillée rappelant celle de l'automate, campe une Directrice d'abattoir tout en nuances et contradictions. Ainsi, *Les Essentielles* n'appelle pas frontalement à une prise de conscience, mais nous invite à décaler notre regard en exposant des angles morts.

A travers la mise en scène, comme l'on fait en poésie, sont égrenés des métaphores et motifs qui, une fois manipulés, transformés et détournés, n'offrent de résolution que les interrogations qu'ils font naître en nous. Stupéfiants-images

et images stupéfiantes, qui mettent en jeu la question du regard et de la valeur que celui-ci confère aux formes et objets qu'il considère. Une découpe de vache devient un fauteuil sophistiqué, un cadavre étincelle comme un bijou carmin, des tresses de mycélium (ou de crin, ou de cheveux ?) sortent des murs. En faisant se métamorphoser les éléments, elle suspend le processus d'identification et nous laisse ainsi en proie à une question qui nous hante : qui décide de ce qui a ou non de la valeur ?

OLIVIER SAKSIK **ELEKTRONLIBRE**

Olivier Saksik

relations presse et relations extérieures
olivier@elektronlibre.net

Sophie Alavi

chargée des relations presse
sophie@elektronlibre.net

Mathilde Desrousseaux

chargée de communication
mathilde@elektronlibre.net

Photos © Christophe Raynaud de Lage